

TEILHARD DE CHARDIN: LA RECHERCHE COMME QUÊTE MYSTIQUE*

— François Euvé

ABSTRACT: TEILHARD DE CHARDIN: RESEARCH AS A MYSTICAL QUEST

To associate scientific research with mysticism seems to be a contradiction. The first entails activity, commitment, transformation of the world, objective knowledge. The second is usually associated with passivity, contemplation, withdrawal for the world. But for Teilhard there is a deep resonance between both concepts. To understand this, it is necessary to begin with the fact that Teilhard is a researcher, a person who realized that the truth needs to be searched. We can never say that we hold it. Truth is not an object to be grasped. It stands before us. The quest of the truth never ends. For him the research (“the sacred fire of Research”) is the highest human activity because it reveals the deepest fuel that inflames all human commitments. In an evolutionary world life is a never-ending process. Nature is equivalent of becoming. Nothing is yet achieved, be it physical, biological or human. Humanity bears the responsibility to pursue the movement of evolution. Moreover, in the research process we become aware that the goal is not made of individual truths put one beside the other. The goal is global, not the result of an analysis but of a synthesis. The intuition precedes the vision and guides it. Every element of the world is a microcosm, because it is associated with the other in the great web of the world. Teilhard is critical of a scientific research practices by specialists and conceived only in terms of an analysis that risks breaking the unity of reality. In conclusion, even if science is not as such a mystical quest, the person who practices it can become aware that he or she is guided by a mystical intuition that helps him or her to go further in the endless pursuit of the truth.

Il peut sembler surprenant d’associer dans une même expression la science et la mystique, la connaissance objective de la matière que donne la première et l’élévation au-dessus du monde qu’aide à trouver la seconde. La science serait du côté de la matière concrète, de la « dureté » des cho-

ses, tandis que la mystique relèverait de la spiritualité, c’est-à-dire de l’esprit, de l’impondérable, de l’impalpable, de ce qui, par nature, échappe à toute connaissance possible. Plus précisément, la science nous permet de « saisir » le monde, de le maîtriser et de le transformer par la techni-

* Réédition, avec l’autorisation de l’éditeur et de l’auteur, de l’article initialement publié dans: Plašienková, Zlatica (ed): Evolution-Science- Religion: Teilhard de Chardin’s inspirations in contemporary world. Bratislava: Comenius University Press, 2017, pp. 250-265. (ISBN 978-80-223-4424-1), 143-152.

que. Au contraire, la mystique représente l'attitude inverse : le mystique est celui qui « est saisi » par une autre réalité, un mystère qui échappe à son emprise, qu'il ne peut s'approprier. La science serait du côté de l'activité et la mystique du côté de la passivité.

L'homme moderne valorise indéniablement le premier versant. Son « héros » est le conquérant, celui qui explore des territoires toujours nouveaux, qui « va de l'avant ». Son action est efficace. Sous son regard, les situations s'éclaircissent, le monde devient transparent. Par contraste, la spiritualité apparaîtra plus obscure. L'homme « religieux » se retire du monde, renonce à le conquérir, se réfugie dans la « clôture » d'un monastère. Il refuse de participer à l'aventure commune de l'humanité.

Pourtant, le tableau se complexifie si l'on prend conscience qu'avant d'être une connaissance assurée du monde, celle que l'on trouve enseignée dans les écoles ou exposées dans les manuels, la science est une recherche, c'est-à-dire une quête. Il faut distinguer en effet deux aspects de la démarche scientifique, qui correspondent d'une part à la « science qui se fait », la recherche proprement dite, et d'autre part à la « science qui s'enseigne ». Ceux qui ne connaissent de la science que ce qu'ils ont appris à l'école ou même à l'université risquent de ne pas percevoir le premier aspect qui est celui qui anime en profondeur ceux qui pratiquent la recherche scientifique. La science est d'abord une quête.

Cet aspect est toujours en danger d'oubli, car l'esprit humain est tenté de se reposer sur ce qu'il sait déjà. L'efficacité de certaines représentations du monde peut donner le sentiment qu'elles sont « vraies » purement et simplement, alors qu'elles ne sont que (provisoirement ?) opératoires. Puisque la science moderne a fait progresser les techniques, il y aura tendance à l'idolâtrer sous la forme d'une « religion de la science » (Ernest Renan) qui ne fait que sacraliser indûment les résultats temporaires d'une démarche qui, par essence, ne connaît aucun terme à vues humaines. Rapprocher la religion de la science ne peut pas consister à ce que la seconde absorbe la première.

Ce premier tour d'horizon nous aide à préciser quelques problématiques. La réflexion de Pierre Teilhard de Chardin nous fera aller plus loin, car il a le génie de *faire tenir ensemble* ce que nos esprits trop abstraits veulent toujours opposer. Finalement, il en est de « mystique » et de « recherche » comme de « science » et de « foi » (ou de « religion »). Rappelons simplement cette déclaration de 1918 : « Science (c'est-à-dire toutes formes d'activité humaine) et Religion n'ont jamais fait, à mes yeux qu'une même chose, l'une et l'autre étant pour moi, la poursuite d'un même Objet » (Teilhard de Chardin, 1976d, p. 297).

Teilhard est profondément un chercheur. « Aller aux extrêmes », « être en avant », voilà des expressions typiques de cette quête qui l'anima toujours. Une expression naît dans le creuset de la guerre, où, confronté aux situations les plus extrêmes,

là où l'être humain se révèle, pour le bien ou pour le mal, il réfléchit sur la condition humaine. Il écrit : « Le "moi" de l'aventure et de la recherche, celui qui veut toujours aller aux extrêmes limites du monde, pour avoir des visions neuves et rares, et pour dire qu'il est "en avant" » (Teilhard de Chardin, 1976c, p. 231). Sa démarche intellectuelle est une quête permanente qui ne marque une pause que pour aller plus loin. En outre, il se trouve être un homme chez qui la recherche scientifique et la quête mystique sont profondément associées. On peut voir cela comme deux faces de sa personnalité : d'une part, un goût profond pour les sciences naturelles, qui lui vient en partie de son père, et, d'autre part, une foi profonde héritée de sa mère. Ses textes reflètent ces deux aspects : à côté d'articles scientifiques spécialisés, plutôt arides, on rencontre des méditations animées par un profond souffle mystique. Les secondes sont d'ailleurs davantage connues, car plus larges d'accès. Même des textes plus philosophiques sont traversés par un souffle lyrique qui les rend plus proches de la poésie que de la science. Mais il ne faudrait pas négliger ses productions spécialisées, par nature moins diffusées, plus difficiles d'accès, mais tout aussi caractéristiques de ses productions. Teilhard a très tôt l'intuition que ces deux aspects ne peuvent pas être séparés. D'un côté, la recherche scientifique, telle qu'il l'expérimente, est portée par une intuition spirituelle. De l'autre, la démarche du croyant ne peut se passer de la connaissance du monde que lui fournit la science.

Ce qui fait le pont entre les deux est la perception d'un *monde en évolution*. Le monde tel que nous pouvons le connaître ne représente pas l'achèvement des choses. Il est en développement permanent. La création se continue dans un univers en perpétuelle genèse. La connaissance ne peut que progresser car le monde est ouvert sur un futur par essence inconnu. Dans l'un de ses premiers textes, alors qu'il n'a pas encore éprouvé tout ce que représente le travail scientifique, Teilhard écrit : « Pour assumer avec foi et passion, l'œuvre de conquête scientifique du Monde, il faut que j'aie la garantie qu'aucune sphère de rayon prévu, ne circonscrit les résultats attendus [de] mon effort. Car, si cette limite existe, je me figure déjà l'avoir atteinte, et mon enthousiasme pour la tâche sacrée de la Recherche est tari dans sa source » (Teilhard de Chardin, 1976a, p. 93).

On sait que le jeune Teilhard recherche la « consistance » des choses, autrement dit, le « fond de l'être », l'essence même du monde, dans la dureté du métal ou de la pierre.⁸⁴ Un renversement s'opère lorsqu'il perçoit que le vivant est plus « consistant » parce que, bien que plus fragile, transitoire et précaire, il est porteur d'une promesse. Le vivant est ce qui se peut se développer car il est animé par une visée. Il n'est pas seulement ce qui se satisfait d'exister ; il est pris dans une dynamique de vie. Affirmer ce dernier point, c'est aller sans doute au-delà de la simple idée d'évolution, telle que les biologistes la conçoivent habituellement, qui indique un mouvement sans

84 Voir son autobiographie « Le cœur de la matière » (Teilhard de Chardin, 1976f).

prendre position sur un but éventuel. Pour Teilhard – c'est une hypothèse forte ! – l'évolution du vivant manifeste une visée qu'il s'efforce d'atteindre. Si le vivant se développe, ce n'est pas un phénomène mécanique, guidé par un mélange de hasard et de nécessité. C'est qu'il est animé par une quête intérieure.

Le christianisme n'est pas l'adversaire de la vision évolutive du monde. Au contraire ! Assimiler cette religion à la conservation d'un monde immuable serait un contresens. La Bible nous montre un monde en genèse. L'avènement du règne de Dieu représente une « grande métamorphose spirituelle » (Teilhard de Chardin, 1962b, p. 221). Un univers de structure évolutive peut être le milieu le plus favorable pour accueillir un Dieu qui ne cesse de s'y incarner pour le transformer de l'intérieur.

L'humanité s'inscrit dans ce mouvement. Elle en exprime même une sorte d'accomplissement. Il semble que Teilhard projette sur le fonctionnement des organismes vivants ce qui relève de l'expérience humaine. Nos actions visent un but, une finalité, dans laquelle notre liberté est impliquée. L'action humaine est « consciente », c'est-à-dire qu'elle n'est pas déterminée de l'extérieur par une sorte de « mécanique cosmique ». Elle obéit aux requêtes de la liberté.

Ce phénomène de la conscience n'est pas réservé à l'humain. Il se rencontre aux différentes échelles de l'être, en étant corrélé au degré de complexité de l'être en question. L'organisme le plus élémentaire

est le moins conscient et donc le moins libre. Mais il manifeste déjà une certaine spontanéité qui représente au moins un embryon ou une virtualité de liberté. L'humain ne fait qu'exprimer le summum de la conscience et de la liberté dans le monde tel que nous le connaissons.

C'est la raison pour laquelle, aux yeux de Teilhard, la recherche scientifique n'est pas seulement une activité parmi d'autres que sa difficulté réserverait à une catégorie particulière de la population. La recherche apparaît comme l'expression même de la condition humaine, « la plus haute des fonctions humaines » (Teilhard de Chardin, 1962a, p. 48). Il en reconnaît l'importance dans la civilisation des temps modernes. Elle est désormais « sortie des amusements de l'enfance » (les « cabinets de curiosité » du 18^e siècle) pour devenir « l'occupation grave, centrale, vitale de l'homme devenu adulte » (Teilhard de Chardin, 1962b, p. 203). Cette importance n'est pas seulement « de fait ». Elle est « de droit ». Ce n'est pas que les chercheurs, pris individuellement, soient les êtres humains les plus accomplis. Parmi eux, on trouve tous les types d'hommes. Mais une société humaine qui ne cultiverait pas la recherche, qui ne l'encouragerait pas, qui n'en ferait pas une activité essentielle, ne serait pas une société humaine authentique. Il lui manquerait une dimension fondamentale. Elle ne serait qu'un groupe enfermé sur les acquis de son passé, répétant sans cesse les mêmes schémas, sans ouverture vers l'avenir. Or l'histoire de l'humanité manifeste un développement qui, à partir des ébauches de l'Antiquité, donne une im-

portance croissante à la recherche scientifique. Ce n'est plus affaire de curiosité ou de contemplation d'un ordre immuable, mais « fidélité à un développement universel qui prenait conscience de lui-même dans l'esprit humain ». La science reçoit la fonction de « prolonger et d'achever en l'homme un monde encore incomplètement formé » Teilhard de Chardin, 1962b, p. 212).

Le rapprochement avec la démarche religieuse vient assez naturellement. Il est explicite dans le texte déjà cité « La mystique de la science », écrit en 1939. Le moteur de la quête scientifique est : « Savoir plus, pour pouvoir plus, pour être plus ». S'y engager suppose d'abandonner ses certitudes, de renoncer à un certain acquis pour aller au-delà, « avancer encore plus loin ». Ce mouvement est guidé par une espérance qui porte sur un « futur sans bornes ». C'est là que Teilhard voit les « caractères essentiels d'une religion » (Teilhard de Chardin, 1962b, pp. 204-205), car il n'est pas interdit de voir à l'œuvre un « espoir mystique » (Teilhard de Chardin, 1965b, p. 50). Si la science est une démarche qui s'efforce de rationaliser ses procédures, c'est-à-dire de les maîtriser par l'intelligence, elle est supportée par une « foi » qui ne peut se fonder sur aucune argumentation rationnelle, la confiance que cette quête a un sens. Comment ne pas y voir une dimension mystique?

Cela explique que, parmi les différents groupes humains, les religieux devraient être au premier rang des chercheurs. Dans une intervention devant ses confrères jé-

suites, il souligne que « notre place est bien là, à nous prêtres, au point d'émergence de toute vérité et de toute puissance nouvelle : pour que le Christ informe tout accroissement, à travers l'Homme, de l'Univers en mouvement » (Teilhard de Chardin, 1965c, 260). Contrairement à une image encore trop répandue, selon laquelle les hommes d'Église conservent les traditions du passé et assurent la permanence d'une religion immuable, pour Teilhard, ils devraient être les veilleurs d'un monde nouveau. Le monde est en voie d'accomplissement, tendu vers l'avenir, la « parousie », la fin des temps. Les chrétiens, particulièrement les religieux, doivent entretenir cette attente en se mettant à la recherche des signes déjà donnés de l'accomplissement de la création. Ce n'est pas en levant les yeux vers un « ciel » imaginaire (et encore moins en entretenant la nostalgie d'un passé mythique) que l'on pourra accueillir le retour du Christ, mais en les tournant vers la terre où il nous attend déjà.

Il faut souligner pour terminer la dimension collective de la démarche. C'est un aspect, semble-t-il, moins explicitement présent dans la réflexion de Teilhard. Mais, pour lui, l'achèvement de la genèse du monde sera la communion universelle, « Dieu tout en tous » selon l'expression de saint Paul (1 Co 15,28) qu'il aime à méditer. La recherche a une dimension individuelle puisqu'elle exprime la liberté du chercheur. Elle ne peut aboutir si elle ne fait que suivre une planification générale. Mais quel en est le but ultime, au-delà du plaisir de la découverte, de l'enrichissement des connaissances, d'une meilleure maîtrise des

choses ? N'est-ce pas de l'ordre d'une communion ? Tous ces chemins, parfois arides et solitaires, ne sont-ils pas amenés à converger ? Même si les scientifiques répugneront sans doute à parler de « communion », quelque chose de cela peut se percevoir dans ce que l'on appelle la « communauté des chercheurs ». Même si les chercheurs constituent un groupe social quelque peu isolé du reste de la société, du fait de la spécialisation de leurs travaux, il n'en reste pas moins qu'ils vivent quelque chose de l'ordre d'une communauté. La vérité procède d'un partage, d'une mise en commun. Il ne s'agit pas seulement d'additionner des forces pour une meilleure efficacité. Dans le débat où circule la parole, quelque chose est expérimenté où s'anticipe le terme visé.

Cela rejoint le rôle de la synthèse. La démarche scientifique est spontanément analytique (Teilhard de Chardin, 1965b, pp. 45 – 62). Elle décompose le phénomène pour mieux en comprendre le fonctionnement. Mais « expliquer » ne conduit pas encore à « comprendre ». Pour cela, il faut prendre une perspective plus large, prolonger le mouvement de l'analyse par un mouvement de synthèse qui est sensible, plus qu'aux éléments, à leurs interrelations. La seule consistance des êtres leur est donnée par leur élément synthétique. « Chaque élément, étant strictement coextensif à tous les autres, au tout, est réellement un microcosme » (Teilhard de Chardin, 1965a, p. 37). L'attention des hommes est habituellement attirée par les formes individuelles, mais l'esprit cosmique voit le « fond commun ». Teilhard appelle cela acquérir une « conscience cosmique »,

« une sorte de sentiment de la présence de tous les êtres à la fois, ces êtres n'étant pas perçus comme multiples et séparés, mais comme faisant partie d'une même unité, au moins à venir... » Teilhard de Chardin, 1969, p. 75).

Cela correspond à la dimension ecclésiale de la foi chrétienne. L'Église n'est pas une simple agrégation d'individus. On pourrait comprendre la voie mystique comme une entreprise essentiellement individuelle, selon la figure du moine (*monos* = seul), fuyant au désert la société humaine. Mais la nécessaire solitude, comme l'est celle du chercheur scientifique, n'a de sens qu'à être une étape sur le chemin d'une communion authentique. « A travers le Temps, une Œuvre plus vaste que les existences privées est en voie de se réaliser. Un intérêt très supérieur aux réussites individuelles est en jeu » (Teilhard de Chardin, 1976b, p. 180). Une dialectique de solitude et de communion est à l'œuvre.

Comme telle, la recherche scientifique ne peut pas être confondue avec la quête mystique. L'analogie entre les deux, suggérée par le « comme » du titre, maintient une distinction que l'on peut comprendre de manière dialectique. Dans *Le Milieu divin*, Teilhard met en tension les « activités » et les « passivités » de l'existence humaine. Les premières sont une étape qui n'en constitue pas l'accomplissement. Contre la tentation du laisser-aller paresseux, il revient à l'homme d'être actif, de mobiliser ses forces, ses ressources, son intelligence, de garder le goût ardent de la recherche contre la paresse et la noncha-

lance des tenants du « sens commun ». La recherche scientifique s'inscrit spontanément dans cette perspective. C'est aussi le cas de la vocation du chrétien : « Celui qui veut continuer à voir doit lutter à chaque instant pour la lumière. [...] C'est pourquoi une Église qui, par impossible, ne chercherait pas à chaque instant son Dieu *comme si elle pouvait le perdre* (j'allais dire comme si elle ne le tenait pas encore) serait une Église morte, aussitôt dissoute au milieu de la Pensée humaine » (Teilhard de Chardin, 1976d, p. 409).

Mais la vie humaine est faite aussi de renoncements, d'abandons, de lâcher-prise où quelque chose d'essentiel se révèle. Ces deux aspects de l'existence se nourrissent mutuellement sans que l'on puisse dire que l'un soit plus nécessaire que l'autre. Ils peuvent s'incarner dans des tempéraments différents ou des périodes différentes d'une même existence. L'important est que tout cela contribue à la poursuite d'une vérité que nous n'aurons jamais fini de découvrir.

BIBLIOGRAPHIE

- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1962a) *L'esprit de la Terre* (1931). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *L'Énergie humaine*. Oe. T. VI. Éditions du Seuil, pp.23 – 57.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1962b). *La mystique de la science* (1939). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *L'Énergie humaine*. Oe. T. VI. Paris: Éditions du Seuil, pp. 221 – 223.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1965a). *En quoi consiste le corps humain?* (1919). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *Science et Christ*. Oe. T. IX. Paris: Éditions du Seuil, pp. 31 – 35.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1965b). *Science et Christ ou Analyse et synthèse* (1921). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *Science et Christ*. Oe. T. IX. Paris: Éditions du Seuil, pp. 45 – 62.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1965c). *Sur la valeur religieuse de la recherche* (1947). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *Science et Christ*. Oe. IX. Paris: Éditions du Seuil, pp. 255 – 263.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1969). *Panthéisme et christianisme* (1923). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *Comment je crois*. Oe. T. X. Paris: Éditions du Seuil, pp. 71 – 92.
- TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976a). *La Maîtrise du Monde et le Règne de Dieu* (1916). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. *Écrits du temps de la guerre* (1916-1919). Oe. T. XII. Paris: Éditions du Seuil, pp. 83 – 105.

TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976b). Le Milieu mystique (1917). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. Écrits du temps de la guerre (1916-1919). Oe. T. XII. Paris: Éditions du Seuil, pp.153 – 192.

TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976c). La nostalgie du front (1917). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. Écrits du temps de la guerre (1916-1919). Oe. T. XII. Paris: Éditions du Seuil, pp. 225 – 241.

TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976d). Mon univers (1918). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. Écrits du temps de la guerre (1916-1919). Oe. T. XII. Paris: Éditions du Seuil, pp. 293 – 307.

TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976e). Note pour servir à l'évangélisation des temps nouveaux (1919). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. Écrits du temps de la guerre (1916-1919). Oe. T. XII. Paris: Éditions du Seuil, pp. 395 – 414.

TEILHARD DE CHARDIN, P. (1976f). Le cœur de la matière (1950). In: TEILHARD DE CHARDIN, P. Le cœur de la matière. Oe. XIII. Paris: Éditions du Seuil, pp. 19 – 91.

